UNIVERSIDAD
BIB

même idée dans son discours de réception : « C'est Juvénal fabuliste, dit-il..... On a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de *moutons;* peut-être, dans les fables de M. Arnault, y a-t-il trop de *loups.* » Un plaisant avait tracé ces mots au bas de son buste : « Passez vite, car il mord. »

Fables de Jean Krilof, surnommé le La Fontaine russe (Paris, 1825, 2 vol., texte russe et trad.). Aussi connues à l'étranger qu'en Russie, les fables de Krilof ont été naturalisées en France par le sénateur Orloff, au moyen d'imitations en vers français. Krilof est un génie distingué, mâle et profond; ses vers, aussi élégants que naïfs, sont gravés dans la mémoire de tous les Russes lettrés. On s'explique donc l'engouement qui porta une vingtaine de poëtes, français et italiens, à traduire, ou plutôt à imiter (faute d'entendre la langue russe), les apologues de Krilof, que deux littérateurs marquants, Lemontey et Salfi, firent précéder d'une introduction française et d'une préface italienne (1825). — Un autre fabuliste russe, Dimitrieff, dispute la palme du talent à Krilof. Ses fables peuvent être regardées comme autant de chefs-d'œuvre : élégance, naturel, simplicité, grâce, esprit, harmonie, tels en sont les attributs. Mais Krilof l'emporte par l'originalité sur son rival, qui a pris le plus grand nombre de ses pièces aux fabulistes étrangers. Une moitié des sujets qu'il a traités lui appartient. Le recueil formé par le comte Orloff est composé de cinq livres, contenant quatre-vingt-six fables; à l'exception de deux ou trois, toutes sont du poëte russe.

Voici le jugement de Lemontey sur ces apologues : « Les fables de M. Krilof ont ouvert la période glorieuse où la Russie, après s'être essayée dans une littérature qu'on pourrait presque appeler exotique, voit naître ensemble une littérature toute nationale et un public qui l'écoute. Ces fables sont, je crois, jusqu'à présent, ce que le Parnasse de la Néva possède de plus achevé. Aucune nation n'a de fabuliste qui surpasse cet auteur en originalité et en invention. Presque tous ses sujets lui appartiennent. Sa narration est à la fois fine, naïve, vraie et semée de détails gais et spirituels. Il emploie avec un rare talent les couleurs locales, et son pinceau éminemment russe reproduit, comme en un miroir, la singulière physionomie d'un peuple qui reçoit autant de simplesse de sa vie patriarcale que de finesse du mode de son état social. Les compositions de M. Krilof sont, en général, pleines de sens. Il joue rarement avec ses leçons; sa morale a de la franchise et de la fermeté, et tient même quelquefois de l'épigramme ou de cette satire générale qui est l'arme de la vertu. Son style, dont ses compatriotes louent vivement la perfection, réunit deux genres de beautés inabordables aux traducteurs : d'une part, il abonde en mots d'une harmonie imitative, et, de l'autre, il tire avec art du langage vulgaire des expressions spéciales et inattendues, qui réveillent à elles seules une foule d'idées, de sentiments et de souvenirs chers aux nationaux. »

Ce panégyrique est tempéré par les réflexions critiques d'un poëte russe également distingué, Zoukowsky, qui rend d'ailleurs à Krilof toute la justice qui lui est due. Il blâme certains défauts : « Le style, dit-il, pèche quelquefois par un peu de faiblesse et de prolixité; on y aperçoit çà et là des fautes contre la langue, des expressions dures et contraires au bon goût. »

Parmi les auteurs qui ont traduit avec goût les fables de Krilof, on cite : M. H. Masclet (Moscou, 1828); le prince Emmanuel Galitzin (le *Conteur russe*); et M. Al. Rougeault (le *La Fontaine russe*, Paris, 1852. V. *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1852). Emile Deschamps en a imité quelques-unes en vers.

Fables de M. Viennet (1 vol. in-12, 1843; nouvelle édition augmentée, 1865). La plupart de ces fables ont été lues par l'auteur dans les réunions solennelles de l'Académie française. Une intention politique se révèle dans presque toutes ces comédies allégoriques. Le fabuliste est peintre de caractères, peintre de mœurs. S'il peut étudier et saisir la vérité, c'est bien dans le milieu social où il séjourne, et s'il a le droit de nous intéresser, il y réussira moins par des moralités abstraites que par des leçons méditées à l'école de l'expérience. Aujourd'hui, la politique se trouve au fond de toutes choses. Il n'est pas de comédie qui vaille cet imbroglio d'intrigues, de pasquinades, de palinodies, que l'histoire enregistre depuis soixante-dix ans. Au surplus, M. Viennet a suivi La Fontaine, en plantant sa tente sur le terrain défendu. Les *Grenouilles qui demandent un roi*, les *Animaux malades de la peste*, la *Lice et sa compagne*, le *Chêne et le Roseau*, la *Cour du lion*, le *Jardinier et son Seigneur*, le *Paysan du Danube*, et cent autres encore, sont là pour prouver qu'à l'occasion le bonhomme savait faire la leçon aux rois et aux peuples, tout comme aux rustres et aux petits-enfants. Il faut donc louer M. Viennet d'avoir, à son exemple, couvert du voile transparent de la fiction les plus hauts enseignements de la morale, à l'usage de nos modernes sociétés. Sans vouloir dresser une nomenclature complète, nous allons énumérer les principales fables où ces leçons s'offrent au lecteur. Citons, entre toutes, parmi celles du premier recueil, le *Carnaval des animaux*, les *Amants et la Fortune*, la *Queue des singes*, les *Epagneuls de madame*, le *Marchand de lunettes*, le *Renard égalitaire*, l'*Os à ronger*, le *Porc-épic et sa famille*, le *Janus automate*, les *Loups au butin*, le *Lion et les Vautours.* Mais il ne faut pas croire que l'auteur s'en tienne exclusivement au type de Ménénius, et que toutes ses fables aient un arrière-goût de forum : Esope et Phèdre savent aussi l'inspirer au mieux, et l'on retrouve, tantôt la raison puissante de l'un, tantôt la forme ingénieuse et brillante de l'autre dans les *Deux chiens*, le *Chat et le Cuisinier*, le *Paon et le Rossignol*, le *Serpent*, *le Hérisson et la Tortue*, le *Chien savant et le vieux Chien*, l'*Anneau du Diable*, le *Désœuvré et le Papillon*, le *Voleur et la Machine électrique*, le *Blaireau et le Renard*, l'*Ormeau et les Ronces.* On lira certainement avec plaisir la fable suivante.

LES ÉTOILES ET LES FUSÉES.

Du milieu d'une foule à grands frais amusée,
Vers un ciel dont la nuit obscurcissait l'azur,
Une petillante fusée
S'élançait hardiment; et dans l'espace obscur,
Par un sillon de feu, sa queue étincelante
Marquait sa route triomphante.
Le peuple applaudissait; et dans son fol orgueil
Elle fondait sur ce bruyant accueil
Les plus brillantes destinées,
S'écriant : « Place! place, étoiles surannées!
A moi le firmament! Vos honneurs sont passés.
Ils n'ont duré que trop d'années.
Cachez-vous, astres éclipsés. »
Elle éclate à ces mots en vives étincelles
Et jette dans les airs tout à coup éclairés
Par l'ardente lueur de ses feux colorés,
Un groupe d'étoiles nouvelles.
Les transports d'un peuple enchanté
Redoublent sa folle jactance;
Mais l'œil sur tant d'éclat s'est à peine arrêté,
Qu'il s'éclipse et s'éteint; le peuple fait silence,
L'air reprend son obscurité;
Et ma fusée évanouie
N'est qu'une baguette noircie,
Qui, loin d'atteindre au firmament,
S'en vient sur le pavé retomber lourdement
Aux pieds de la foule ébahie.
La gloire suit partout la vogue et le fracas;
Mais son temple est jonché de colonnes brisées,
Et l'Olympe est en vain assailli de fusées :
Les étoiles n'en tombent pas.

Ces vers ont de l'éclat et de l'élévation. Dans la fable intitulée la *Machine à vapeur*, on trouve un véritable talent descriptif.

Sur un chemin de fer dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,
Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée;
Et défiant, dans sa rapidité,
L'attelage divin par Homère chanté,
Comme une comète enflammée,
Elle jetait aux aquilons
En épais et noirs tourbillons
Sa chevelure échevelée.

Les fables de M. Viennet n'échappent pas à la critique; par les deux morceaux cités, on voit qu'une assonance sourde (l'*é* fermé) vient amortir la rime par une répétition trop fréquente. Dans quelques-uns de ses apologues, la moralité ne paraît pas ressortir assez naturellement du sujet; l'auteur semble n'y être arrivé que par un détour, et le lecteur est un peu surpris du sens qui lui est révélé. On peut relever deux ou trois fables dont la donnée est invraisemblable ou usée, où il y a trop d'esprit, de finesse, mais pas assez de précision.

Fables de Lachambeaudie, recueil divisé en cinq livres, et comprenant au moins une centaine de pièces, écrites avec soin et qui respirent une morale vraiment démocratique. Le talent de M. Lachambeaudie est sympathique, et, dans ses fables, s'il ne brille pas toujours par une forme irréprochable, au moins plaît-il constamment par le sérieux de la pensée. Ces fables sont estimées, sans être devenues populaires, malgré les éloges que Béranger leur a accordés. On distingue surtout la *Cigale*, *la Fourmi et la Colombe*, qui est la critique de la *Cigale et la Fourmi* de La Fontaine, au point de vue de la fraternité entre les hommes. En voici la morale :

O fourmi, ta dureté
A l'égoïsme peut plaire;
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

Citons aussi la *Robe de l'Innocence*, en quatre vers bien frappés :

Ayant perdu sa robe, on dit que l'Innocence
En vain pour la chercher courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance :
Qui la lui rapporta? — Ce fut le Repentir.

Enfin, on remarque la *Fauvette et le Pinson*, le *Moucheron et la Mouche*, etc. Ces fables se distinguent par un caractère de bienveillance et un souffle de libéralisme qui font de M. Lachambeaudie un des plus fervents missionnaires de cette religion naturelle, dont le symbole se résume en ces trois mots : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Nous devrions peut-être borner là notre revue critique; cependant il existe encore des fabulistes dont les œuvres doivent nécessairement trouver place dans une étude complète. Nous allons donc les apprécier sommairement, par ordre de nationalités.

Fables orientales, ouvrage de Saint-Lambert, qui parut pour la première fois à la suite du poëme des *Saisons*, en 1769. Ces fables, écrites en prose, sont presque toutes imitées du poëte persan Sadi. Le voisinage du poëme des *Saisons* fut la principale cause de leur succès. Pourtant Grimm, dans sa *Correspondance*, les loue sans réserve et les regarde comme un des meilleurs ouvrages de Saint-Lambert : « J'y trouve, dit-il, réellement du talent et surtout de la grâce et de la flexibilité dans le style, que je désire partout dans les autres productions de cet auteur. » La moralité des *Fables orientales* a pour but principal de montrer l'avantage de la pauvreté sur la richesse. Leur morale est excellente. Citons, comme exemple, l'*Economie des rois :*

« Nourshivan le Juste, n'étant encore que prince dans le Chorazan et sujet du roi des rois, aimait les plaisirs et vivait dans la splendeur; il répandait ses richesses autour de lui et au loin. Les chanteurs les plus excellents, les joueurs d'instruments les plus habiles venaient le prier de les entendre, et ils étaient riches lorsque Nourshivan les avait entendus. A peine fut-il roi qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre; il prit beaucoup de plaisir à leurs concerts, mais il les récompensa moins qu'il ne les récompensait lorsqu'il n'était que prince dans le Chorazan et sujet du roi des rois. Un des musiciens osa s'en plaindre à lui-même. Que le ciel soit propice à Nourshivan! Voici ce qu'il répondit : « Autrefois je donnais mon argent, je donne » aujourd'hui celui de mon peuple. »

Cette fable mériterait d'être écrite en lettres d'or dans le palais de tous les souverains.

Les fables de Saint-Lambert sont bien inférieures à celles que Diderot a traduites aussi du poëte Sadi; le style en est monotone et sans couleur. La postérité, du reste, en a jugé ainsi, car, si le poëme des *Saisons* est peu lu de nos jours, les *Fables orientales* le sont encore bien moins.

Fables de Boisard, recueil en 2 volumes in-8º (Paris, 1773-1777-1804-1805). Elles sont divisées en huit livres. Ces apologues n'ont obtenu qu'un succès éphémère; quelques-uns cependant ont un mérite incontestable et ne dépareraient pas les meilleurs recueils. Boisard est le plus fécond des fabulistes. Son style manque peut-être de concision et d'élégance; mais, en général, ses fables ont de l'intérêt et sont habilement faites. « Boisard, dit Grimm, est de tous les fabulistes celui qui a le moins imité La Fontaine et qui s'en est le moins éloigné. »

Fables du duc de Nivernais (1796). Ces fables sont au nombre de cinquante environ; elles ont été longtemps, avec les poésies fugitives de l'auteur, ses titres à la célébrité. Les critiques ont depuis trouvé dans ces apologues trop d'esprit et de cette finesse qui, dans ce genre de composition, peut dégénérer en froideur. Ce qui a manqué au duc de Nivernais, c'est surtout le naturel, qualité indispensable en tout genre d'écrits, et dans l'apologue à plus forte raison. Palissot s'exprime ainsi sur le mérite de ses fables : « Trop de recherche, de finesse et quelquefois d'afféterie, trop de ce bel esprit qui exclut souvent le bon esprit, et aucune naïveté, voilà ce qui rend la lecture de ses fables pénible. Quelques-unes d'elles ne sont pas moins ingénieuses que celles de Lamotte; mais, comme les siennes, elles amènent bientôt l'ennui. » Nivernais a indiqué les sources où il a puisé ses sujets : tantôt c'est une pensée de Marc-Aurèle, une maxime de Confucius; tantôt c'est un passage de Tacite, de Pline, de Cicéron, de Rousseau, de Sadi, etc.

La critique de notre temps a jugé sévèrement ces apologues. « On y voit, dit Sainte-Beuve, d'heureux traits de détail, mais on y sent trop bien l'absence d'intérêt dans les sujets et le manque d'invention poétique. Ne croyez pas que j'aille parler de La Fontaine, mais Nivernais est incomparablement au-dessous de Florian. J'y cherche en vain une seule pièce qui soit un petit chef-d'œuvre et de tout point excellente. » Chateaubriand, dans son *Essai sur les révolutions*, publié à Londres en 1797, a cité une fable de Nivernais, le *Papillon et l'Amour*, à côté d'un fragment d'élégie de Solon. « Outre son immortel fabuliste, disait-il, la France en compte un autre qui a vu de près les malheurs de la Révolution. M. de Nivernais n'a ni la simplicité d'Esope ni la naïveté de La Fontaine; mais son style est plein de raison et d'élégance; on y retrouve le vieillard et l'*homme de bonne compagnie.* »

Fables de Stassart, en vers (1818). Ces fables se font lire avec intérêt : les vices de l'espèce humaine, les travers de la société, les ridicules du jour, les bévues des gouvernants fournissent tour à tour les tableaux dont se compose cette galerie philosophique; plusieurs présentent de piquantes allusions politiques. La première édition des *Fables* de Stassart a paru en 1818 et fut très-favorablement accueillie. La quatrième édition fut augmentée de treize fables nouvelles. Les dernières ont deux fables de plus, c'est-à-dire en tout 144 fables. Dans toutes on remarque plus d'esprit que de naturel.

Fables de Gellert, un des meilleurs poëtes allemands du XVIIIe siècle (1715-1769). Professeur de philosophie, il a écrit des drames, des romans et des cantiques; mais ses *Fables* seules sont encore lues, après avoir joui de la plus grande popularité. Elles sont loin d'ailleurs de pouvoir supporter la comparaison avec celles de La Fontaine. Ses animaux parlants sont des hommes en perruque qui plaisantent ou moralisent dans le langage de l'époque, sans s'élever dans la sphère humaine et philosophique. Ce qui a le plus contribué à leur succès et ce qui leur a mérité d'être vantées par Wieland et Gœthe, c'est surtout la personnalité respectable de l'auteur, qui, de son temps, était généralement aimé, honoré et fêté. On mentionne cependant une exception. Frédéric le Grand, sur le bruit de son nom, voulut un jour le voir; mais il ne le félicita point, car il n'avait pas lu ses fables. Il se contenta de lui dire : « Que n'écrivez-vous en français? » Klopstock, en revanche, a rendu au poëte ce témoignage flatteur dans une de ses odes : « La fille la plus belle et la plus aimée de la plus belle des mères devra te lire, embellir encore en te lisant, et, te voyant endormi, t'embrasser avec candeur. » Ce dernier trait est évidemment un souvenir du baiser d'Alain Chartier.

Fables de Hagedorn. Cet écrivain, qui a marqué avec tant d'éclat, au milieu du XVIIIe siècle, dans la littérature allemande, s'est acquis la meilleure part de gloire par ses fables et ses contes. L'influence française et la mode anglaise avaient prise sur lui, mais il n'en sut pas moins donner un cachet d'originalité à toutes ses productions. Ses sujets sont, pour la plupart, empruntés aux poëtes anciens; mais il a su tirer le parti le plus heureux de ses emprunts. De nos jours encore, le peuple sait plusieurs de ses fables par cœur, et si son style pèche quelquefois par une certaine diffusion, défaut dominant des écrivains de son époque, la fécondité de ses applications, la naïveté de son langage et la pureté de ses intentions rachètent ces taches légères. Par sa correction, par son élégance, il a mérité le surnom de *poëte des grâces.* Bodmer prétendait que Hagedorn devait surtout à son séjour en Angleterre et à l'instruction qu'il y avait acquise le succès qu'il obtint comme poëte. Son auteur favori, en dehors d'Horace, qui ne quittait pas sa table de travail, était Pope. Il ne livrait ses ouvrages au public qu'après les avoir lus et relus; ainsi, il s'écoula un intervalle de dix ans entre la publication de ses *Fables*, en 1738, et le moment où il les avait composées. Son caractère enjoué, ses bonnes manières le servirent aussi dans la bataille littéraire à laquelle il fut mêlé. Il sut ainsi détourner, ou pour le moins émousser, plus d'un trait que Gottsched lui avait décoché.

Fables de Lichtwer. En dehors du mouvement qui s'est produit au XVIIIe siècle en ce qui touche le genre de la fable, se trouve Geoffroi Lichtwer. Ses relations avec Gottsched auraient dû l'entraîner dans le tourbillon, mais son goût de la solitude et une certaine misanthropie le décidèrent à se tenir à l'écart. Sans avoir le goût de Lessing et de Gellert, Lichtwer surpasse ces deux rivaux dans la fable par le talent de sa narration, par ses aperçus philosophiques et par ses tournures piquantes. La critique fut peu d'accord sur son mérite, et tandis que les uns criaient à la trivialité, à la dureté, les autres proclamaient ses fables des chefs-d'œuvre. On peut citer parmi ses meilleures : le *Père et les trois Fils*, le *Revenant*, les *Hommes singuliers*, etc. La versification est facile, les sujets tous neufs et ingénieux. En 1761, Ramler les publia à Greifswald sans autorisation, et se permit même d'y faire de nombreuses modifications, contre lesquelles Lichtwer protesta avec énergie. C'était aussi méconnaître les droits de la propriété et du talent. Une traduction française de ses fables parut en 1763 à Strasbourg, sans nom d'auteur.

Fables de Pfeffel. L'Alsacien Pfeffel, aveugle dès l'âge de vingt et un ans, occupa les loisirs que lui donnait son infirmité à des travaux littéraires. Ses fables ont eu un certain retentissement, et parmi les meilleures on peut citer : le *Renard et l'Ecureuil*, l'*Amitié*, la *Taupe*, le *Héron*, l'*Hirondelle et la Cigogne.* L'auteur s'est dispensé de joindre à ses récits une moralité, pensant, et avec raison peut-être, que l'application devait naturellement ressortir du sujet. Sa forme est élégante généralement, mais on remarque pourtant des expressions vulgaires qui se glissent au milieu des morceaux les plus travaillés. Beaucoup de gaieté et d'entrain anime ses fables; l'allusion politique se fait parfois sentir, et les événements du jour se reflètent dans le langage que tiennent les bêtes comme dans un miroir fidèle. M. Paul Lehr, de Strasbourg, a donné une excellente traduction en vers français des *Fables* de Pfeffel.

Fables de Samaniego, poëte espagnol du XVIIIe siècle. C'est un recueil estimé; son sous-titre : *Al uso del real seminario vascongado*, indique suffisamment le but et la portée de l'ouvrage. Son auteur, membre actif de la *Societad vascongada*, fondée sous Charles III pour aider à l'instruction du peuple, entreprit d'écrire des fables appropriées à l'intelligence des enfants placés dans le séminaire de la société. La première partie de son recueil parut en 1781 (Valence, 1 vol. in-8º), c'est-à-dire un an avant celles d'Yriarte; mais Samaniego avait eu entre les mains le manuscrit de ce dernier; aussi l'a-t-il avoué pour son modèle. La deuxième partie parut en 1784. Dans l'intervalle, les fables d'Yriarte avaient un très-grand succès; on accusa Samaniego de plagiat; il répondit vertement. Il s'ensuivit entre les deux fabulistes une regrettable guerre de pamphlets.

L'œuvre de Samaniego se compose de cent cinquante-sept fables, dont dix-neuf seulement, les dernières, sont originales; les autres sont imitées d'Esope, de Phèdre, des fabulistes orientaux et surtout de La Fontaine et de l'Anglais Gay. Généralement courtes, écrites avec soin, d'une lecture facile et attrayante pour les jeunes imaginations, elles répondaient pleinement au but que l'auteur s'était proposé; aussi obtinrent-elles un véritable succès dans les maisons d'éducation. Leur mérite littéraire, moins grand que celui des fables d'Yriarte, est néanmoins incontestable. Voici le jugement d'un critique espagnol : « Samaniego s'est élevé à une hauteur que personne avant ni après lui n'a atteinte parmi nous. Il n'égale pas La Fontaine, mais il a souvent son naturel, sa candeur et son aimable philosophie. Sa versification, bien que fréquemment trop humble, n'est pas toutefois au-dessous du sujet; elle est facile, fluide et ne laisse pas d'avoir l'harmonie qui lui convient. Tous ses contemporains (sauf Yriarte) sont aujourd'hui plus ou moins oubliés; lui seul conserve sa réputation intacte, et il a mérité que ses œuvres, réimprimées un nombre infini de fois, soient entre toutes les mains. » (Gil y Zarate, *Manual de literatura.*)

Fables espagnoles de don Miguel-Agustin Principe. Les animaux, quand l'auteur les met en scène, ne déguisent qu'à demi la personnalité du poëte, du conseiller, de l'observateur. Le recueil de Principe se compose de cent cinquante fables environ, divisées en six livres, précédées d'une introduction et suivies d'un traité de versification espagnole. L'introduction est un résumé fait avec beaucoup de conscience de l'histoire de l'apologue, une appréciation exacte et sincère des écrivains qui ont le plus marqué en ce genre. Dans la partie relative aux origines de la fable, l'érudition est un peu surannée et de seconde main. Arrivé à l'époque grecque, qui croirait que le fabuliste y déplore encore la perte des *Fables* de Babrius, quand, depuis plus de vingt ans, une heureuse découverte de M. Minoïde Minas, dans un couvent du mont Athos, a rendu au monde lettré ce trésor égaré de la littérature antique? Les Pyrénées se sont-elles élevées à ce point entre l'Espagne et le reste de l'Europe qu'une nouvelle de cette importance n'ait pu parvenir à Madrid? Mais où l'on sent qu'entre l'Espagne et la France elles se sont abaissées comme au temps de Louis XIV, c'est dans le jugement que l'auteur porte sur La Fontaine. Il semblait convenu depuis longtemps que La Fontaine était du nombre de ces poëtes qui ne peuvent être compris et aimés que de leurs compatriotes. Voici, croyons-nous, la première fois qu'on parle de La Fontaine hors de France comme toute la France en parle. Un fabuliste aussi dévot au culte du bonhomme méritait bien de composer de belles fables : aussi, dans le recueil de Principe, beaucoup sont-elles dignes de leur réputation. Quelques-unes sont médiocres; mais la plupart sont ingénieuses, agréables, et plusieurs nous ont paru parfaites. Les animaux y conservent leur physionomie traditionnelle, mais n'ont aucun de ces traits vifs et originaux qui, dans La Fontaine, leur donnent une vie distincte et propre; rien de cette vérité naïve qui, à part le charme qui s'attache à la pensée et à la forme littéraire, nous rend attentifs à la façon dont le personnage s'exprime suivant son caractère de convention. Les animaux, d'ailleurs, tiennent ici moins de place que l'homme, et sous ce titre général de *Fables*, outre les fables proprement dites, vous trouverez des apologues, des allégories, des contes, des anecdotes, des dialogues, des mots heureux bien à leur place. Parmi les meilleures de ces fables, nous citerons : le *Corbeau*, *la Colombe et la Neige*, le *Flambeau et l'Homme qui dort*, le *Palmier et l'Olivier*, le *Mérite et la Fortune*, *Jadis et aujourd'hui*, le *Rêve du Roi et celui du Paysan.*

Fables d'Esope (LES), comédie de Boursault. V. ESOPE À LA VILLE.

Fables de Phèdre (LES). V. PHÈDRE.

Fables de Babrius ou **Babrias** (LES). V. BABRIUS ou BABRIAS.

Fables de Lokman. V. LOKMAN.

— Bibliogr. Pour compléter les renseignements déjà nombreux que nous avons réunis dans notre article FABLE, nous allons donner la liste des principaux fabulistes et des principaux ouvrages sur la fable.

I. Fabulistes en vers.

1º Fabulistes grecs et latins. Phedri *Fabularum æsopiarum libri V;* Fl. Aviani *Fabulæ* (Amsterd., 1731, in-8º); G. Faerni *Fabulæ* (Romæ, 1564, in-4º); Desbillons (Fr.-Jos.), *Fabulæ æsopicæ* (Paris, 1778, in-12).

2º Fabulistes français. *Poésies* de Marie de France, publiées par Roquefort (1820, 2 vol. in-8º); *Castoiement* (*Instruction*) *d'un père à son fils* (Paris, 1766, pet. in-8º); *Fables* de J. de La Fontaine (v. ce nom); le *Fablier français* ou *Elite des meilleures fables depuis La Fontaine*, par L.-T. Hérissant (Paris, 1771, in-12); *Fables nouvelles*, par Houdard de Lamotte (Paris, 1719, in-4º); *Œuvres* de M***, contenant plusieurs fables (Paris, 1670, in-12); *Fables* de Dorat (Paris, 1773, 2 vol. in-8º); *Fables* de Boissard (Paris, 1777, 3 vol. in-8º; 3e édit., Caen et Paris, 1804-1805, 4 vol. in-12, sous ce titre : les *Mille et une fables, poésies diverses*); *Fables* de Florian (v. ce nom); *Fables* du duc de Nivernais (Paris, 1796, 2 vol. in-18); *Fables* de l'abbé Aubert (Paris, 1773, pet. in-12); *Fables et contes mis en vers*, par Mérard de Saint-Just (1791, in-12); *Essai de fables nouvelles*, par P. Didot (Paris, 1786, in-12); *Fables et œuvres diverses* de Max.-Emm.-Ch. Malon (Paris, 1791, in-8º); *Cent fables*, en vers, par F.-C. de La Rochefoucauld-Liancourt (in-18).

Dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, un grand nombre d'auteurs français ont composé des fables, qu'ils ont publiées, soit séparément, soit dans leurs *Œuvres* complètes. Voici les principaux par ordre alphabétique : d'Ablancourt, Amar du Rivier, Barbe, L.-P. Bérenger, Bertrand Blanchet, Boinvilliers, Bontemps, A.-M.-H. Boulard, Bret, Cavayé, Cérutti, Charbonel, du Chemin, Chompré, A.-J.-L. du Coudray, Desbrières, Deville, Donin, Dubignon, Duboullay, de La Fermière, marquise de La Ferrandière, Finot, Fontaine-Malherbe, Formage, Ganeau, J.-B. Giraud, Gobet, Cl. Griffet, Grosellier, L.-F. Guichard, Guillon, Haumont, B. Imbert, Joliveau, La Nos, Laurencin, Lhomondie, Marcel, Le Marchant, Martelli, J.-R. Martin, de Missy, Le Monnier, Naigeon, Nau, Neuville, Nivet, L. Pages, Peras, F. Reyre, Rival, Roger, de Saint-Lambert, de Saint-Marcel, L.-B. de Sauvigny, L.-P. Ségur, Tandon, Thompson, de Tresséol, de La Vieville, Vitalis.

Reprenons notre notice bibliographique. P.-L. Ginguéné, *Fables inédites* (Paris, 1814, in-12); *Fables* de Le Bailly, 4e édit., suiv. du *Gouvernement des animaux*, poëme ésopique (Paris, 1823, in-8º); *Discipline de Clergie*, traduction de l'ouvrage de P. Alphonse (Paris, 1824, in-8º); A. Naudet, *Fables* (Paris, 1829); *Fables morales et religieuses*, par Mme Adèle Caldelar (Paris, 1845, in-8º, fig.); *Fables et poésies diverses* de M. Bressier (Hachette, 1837, in-18; 3e édit.); *Fables*, par J.-M.-F.-Aug. Duvivier (Paris, 1845, in-8º); *Fables*, par J.-Pierre Lachambeaudie, précédées d'une lettre de Béranger, recueil deux fois couronné par l'Académie française (Paris, 1845; 7e édit., 1849); Léon Halévy, *Fables* (Paris, 1846, in-18); Ch. Desains, *Fables* (Paris, 1850, in-8º); Viennet, *Fables* (Ier vol., 1842, épuisé; 2e édit., 1855, in-18; dernière édit., Paris, Hachette, 1860); L. Ratisbonne, la *Comédie enfantine*, couronnée par l'Académie (Hetzel, 1861); Belouino, *Fables et apologues* (1868); Brossard, la *Cigale et les Sauterelles*, la *Poule et les Canards*, le *Cochon et le Chien*, fables (1868); de Ladoucette, *Fables* (1868); Perrel de La Menue, le *Moineau et les Hirondelles*, fables (1868); Romieux, *Fables et poésies nouvelles* (1868); Henriot, *Fables et œuvres diverses* (1868); Parisset, *Fables* (1868).

3º Fabulistes italiens. *Cento e cinquanta favole tratte di diversi autori e redotte in versi e rime*, da M.-P. Targa [le vrai nom était Cesare Pavesi] (Venezia, 1569, in-12); *Fables diverses italiennes et françaises* (Paris, 1692, in-12); *Raccoltà di favoleggiatori italiani antichi e moderni* (Firenze, 1833, pet. in-8º); *Raccoltà di apologi scritti nel secolo* XVIIIº (Milano, 1827, in-8º); *Cento favole morali*, da G.-M. Verdizotti (Venezia, 1570, in-4º); *Gli apologi* di Giulio-Ces. Capaccio (Napoli, 1602, in-8º); Giancarlo Passeroni, *Favole esopiane* (1770-1778, 7 vol. in-12); G. Roberti, *Favole esopiane* (Bassano, 1782, in-12); *Favole e novelle* di Lorenzo Pignotti (Parigi, 1784, in-12); *Favole e soneti pastorali* di L. Clasio (Fiacchi) [Firenze, 1807, in-8º, et 1820, gr. in-8º]; *Favole sopra i doveri sociali, ecc...*, da Gaet. Perego (Milano, 1813, 2 pet. vol. in-8º).

4º Fabulistes espagnols. *Poesias* del arciprete de Hita, Sanchez (1779, in-8º); *Fabulas literarias*, por Th. de Yriarte (v. ce mot); *Fabulas en verso castellano*, por Fel.-Mar. Samaniego (Madrid, 1804, 3 vol. in-8º); *Fabulas* de Agustin Principe (Madrid, 1740).

5º Fabulistes allemands. *Fabelen* von Boner (Bamberg, 1461, in-fol.); Ch.-F. Gellert, *Fabeln und Erzæhlungen* (Berlin, 1804, 2 vol. in-8º); *Fables* traduites en vers français (Berlin, 1796, in-8º); Lessing's *Fabeln* (Berlin, 1801, in-8º); les *Fables* de Lessing, nouv. trad. avec le texte en regard, par H. T. (Paris, 1837, in-12); K.-W. Ramler's *Fabellese* (Leipzig, 1783-1790, 3 part. in-8º); *Fabeln und Erzæhlungen aus verschiedenen Dichtern* (Berlin, 1797, in-8º); V. aussi Martin, *Poëtes contemporains de l'Allemagne* (Alençon et Paris, 1860, gr. in-12), *passim.*

6º Fabulistes anglais. *Original fables in french and englisch*, by Kidgell (London, 1763, 2 vol. in-12, fig.); Dryden's *Poetical works* (4 vol. in-8º); Dryden's *Fables* (London, 1797, in-12); Gay's *Fables* (London, 1793, 2 tomes en 1 vol. in-8º, papier vélin, avec 10 pl.); Gay's and Moore's *Fables* (Paris, Renouard, in-18); les *Fables* de Gay, traduites en franç. par Mme de Kéralio (Paris, 1759, in-12); Northcote's *Fables original and selected, etc.*, portrait (2 vol. petit in-8º); *One hundred fables...*, by J. Northcote (London, 1828, in-8º).

7º Fabulistes russes. *Fables russes*, tirées du recueil de M. Krilof, publiées par le comte Orloff (Paris, 1825, 2 vol. in-8º); *Fables* de Krilof, traduites par Hippolyte Masclet (Moscou, 1828, in-8º).

8º Fabulistes sénégalais. *Fables sénégalaises*, recueillies de l'*Ouolof* et mises en vers français par le baron Roger (Paris, 1828, in-12).

9º Fabulistes hébreux. Isaac ben Salomon, *Mascal Kadmoni* (*Fabulæ et Apologi*) [Constantinople, 1506, in-4º (en hébreu)]; *Parabolæ vulpium* rabbi Barachiæ Nikdani, hébreu et latin (Pragæ, 1661, pet. in-8º).

II. Fables et apologues en prose.

1º Fabulistes grecs et latins. Æsopi *Fabulæ* (v. ESOPE); Babrii *Fabulæ* (v. BABRIUS); *De Babrio dissertatio*, auctore Tyrwhitt (London, 1776, in-8º); Th. Fix, *Revue de philologie* (vol. Ier, nº 1, p. 46-81); Syntipæ philosoph. *Fabulæ LXII*, gr. et lat. (Lipsiæ, 1781, in-8º); S. Cyrilli *Apologi morales* (Viennæ-Austr., 1630, in-12); Abstemii *Fabulæ* (Venet., 1519, in-4º); Philelphi *Fabulæ* (1480, in-4º); Laurentii Vallensis *Facetiæ morales*, alias *Esopus translatus, etc.* (circa 1470, in-4º); les *Propos fabuleux moralisez, extraits de plusieurs auteurs tant grecz que latins...* (Lyon, 1556, in-12); *Centum fabulæ ex antiquis scriptoribus acceptæ et græcis latinisque tetrastichis senariis explicatæ* a Fabio Paulino (Venet., 1587, in-12); *Dialogus creaturarum* (livre rare); Pandulphi Collenutii *Apologi quatuor* (Argentorati, 1511, in-4º).

2º Fabulistes français, anglais, arabes, etc., en prose. *Vingt-cinq fables des animaux*, par Est. Perret (Anvers, 1578, in-fol.); *Esbattement moral des animaux* (Anvers, 1578, in-fol.); art. EBATTEMENT, dans le *Manuel* de Brunet; le *Théâtre des animaux, auquel, sous plusieurs fables et histoires, est représentée la vie humaine* (Paris, 1595, in-4º); *Fables héroïques...*, par Audin (Paris, 1648, 2 vol. pet. in-8º); *Fables choisies, en françois*, avec la traduction en italien de J. Veneroni, et la version allemande de Balth. Nickisch (Augsb., 1707, in-4º); *Trésor de fables, choisies des plus excellents mythologistes*, accompagnées d'un sens moral expliqué par l'Ecriture sainte, orné d'un grand nombre de figures en taille-douce, par J.-L. Krafft (Bruxelles, 1734, 2 vol. in-4º); *Fables* de Fénelon (v. FÉNELON); *Recueil de diverses fables*, dessin. et grav. par G. Fossati (Venise, 1744, 6 part. en 3 vol. pet. in-fol.); *Apologos dialogaes*, por Fr.-Ant. Manoel de Mello (Lisboa, 1721, in-4º); *One hundred fables, original and selected, embellished with* 80 *engravings on wood...*, by James Northcote (Lond., 1828, in-8º). V. l'article BEWICK dans le *Manuel du libraire* de Brunet; *Contes, fables et sentences*, tirées de différents auteurs arabes et persans, par L. Langlès (Paris, 1788-1790, 2 vol. in-18); *Calila et Dimna* ou *Fables* de Bidpay ou Pilpay (Paris, 1816, in-4º). V. l'article HUSSEIN et HITOPADESA dans le *Manuel du libraire* de Brunet; *The Anvari Soheily of Hussein Vâez Kashefy* (Calcutta, 1805, in-fol.); *The Khirud Ufroz*, originally translated into the hindoostanee language... from the Ayar Danish, written by Ubool Fuzl (Calcutta, 1815, 2 vol. in-8º); Locmanni Sapientis *Fabulæ*, arab. et lat. (Leydæ, 1615, in-8º); *Contes et fables indiennes de Bidpay et Lokman*, trad. d'Ali Tehelbei ben Salch, par Galland et Cardonne (Paris, 1778, 3 vol. in-12). V. l'article BIDPAY dans le *Manuel du libraire* de Brunet (t. Ier, col. 936).

3º Autres ouvrages, recueils curieux et rares de fables anciennes ou modernes. *Facecie morales Laurentii Vallensis al's Esopus græcus per dictum Laurentium teranssatus* (*sic*) *incipiunt feliciter. Prologus epistolaris* (1848, petit in-4º); les *Apologues e fables de Laurent Valle translatées du latin en frãç.* (Paris, vers 1490, in-fol. goth., fig. en bois; renferme aussi les *Dits des sages hommes*, volume rare et précieux, tirés de F. Pétrarque); les *Menus propos fabuleux de Laurent Valle envoyez à son singulier amy Arnoult de Fouelle, etc.* (Paris, 1542, in-8º goth., fig. bois, rare).

III. Ouvrages critiques sur les fabulistes et l'histoire de la fable.

Lamotte, *Discours* en tête de ses *Fables;* les *Trois fabulistes : Esope, Phèdre et La Fontaine*, par Chamfort, Gail et Selis (Paris, 1796, 4 vol. in-8); *La Fontaine et tous les fabulistes* (v. ci-dessus), par Guillon (Paris, 1803, 2 vol. in-8º); Walckenaer, *Essai sur la fable et les fabulistes* (Paris, 1822, in-8º); Jauffret, *Lettres sur les fabulistes anciens et modernes* (Paris, 1827, 3 vol. in-12. V. t. XI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* V. aussi la *Dissertation* de Lessing *sur la fable*); *Essai sur les fables indiennes*, par A. Loiseleur-Deslongchamps (Paris, 1838, in-8º); R. Dareste, *Babrius et la fable grecque* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1846); A. Weber, *Essai sur les rapports qui existent entre les fables indiennes et grecques* (Berlin, 1855, in-8º, en allemand); *Histoire de la fable ésopique*, en tête des *Poésies inédites du moyen âge* publiées par Edelestand-Duméril (Paris, 1855); Taine, *Essai sur La Fontaine* (v. ci-dessus, 1 vol. in-12); Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes* (2 vol. in-8º). V. Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, article FABEL. V. enfin Petzohldt, *Bibliotheca bibliographica* (1864).

FABLIAU s. m. (fa-bli-ô — rad. *fable*). Sorte de conte en vers en usage dans les premiers temps de la poésie française : *Les* FABLIAUX *ont le mérite de révéler le caractère primitif, riant et léger de la littérature française.* (Fleury.) *Les* FABLIAUX *français sont remplis de vérités sur les hommes et encore plus sur la femme, sur les basses conditions et encore plus sur les hautes.* (H. Taine.)

— **Encycl.** Le *fabliau*, d'après son étymologie, est un récit, une nouvelle, un conte plaisant avant tout, moral quelquefois, souvent satirique.

Le mot *fabliau* a été employé en quelques autres sens indéterminés. C'est ainsi que Legrand d'Aussy a intitulé *Fabliaux* certains recueils où se rencontrent des dialogues, des jeux-partis, des satires, des poëmes didactiques, des sirventes, des cantilènes, des apologues, en un mot, tous les genres poétiques. Dans son acception ordinaire, il ne s'applique qu'à ces contes badins, écrits en vers faciles et populaires, un peu libres, pleins de naturel, de bonhomie gauloise et de malicieuse naïveté qui firent les délices des siècles féodaux, et qui sont le plus riche héritage que nous ait légué le vieil esprit français. M. Victor Le Clerc (*Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XV, p. 357) donne la définition du *fabliau.* « C'est, dit-il, un poëme qui renferme le récit élégant d'une action inventée, petite, plus ou moins intriguée, quoique d'une certaine étendue, mais agréable ou plaisante, dont le but est d'instruire et d'amuser. » Tel est le but général de tous les poëmes et de tous les ouvrages d'esprit :

Aut prodesse volunt aut delectare poetæ.

Au XIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où florissaient ces sortes de petits poëmes, la langue française était à peine formée; elle était hésitante et bégayante. Il ne faudrait donc pas chercher dans nos *fabliaux* toutes les conditions, toutes les qualités que l'aristarque semble exiger.

Le *fabliau*, comme la fable, est d'origine orientale. Le mérite de nos trouvères consista moins à *trouver* qu'à traduire, à imiter les contes orientaux, à les adapter aux caractères, aux mœurs et aux préjugés de leur siècle. Telle est l'opinion d'un grand nombre de savants et de littérateurs, de Chénier, entre autres : « C'est ainsi que le *fabliau* de Merlin et celui du *Convoiteur et de l'Envieux* rappellent deux fables d'Esope; le lai de l'*Oiselet* et la *Confession du Renard* sont des paroles de Bidpay. L'*Ermite guidé par l'Ange* est une copie d'un conte arabe; le lai d'Aristote reproduit le *Vizir sellé et bridé.* Les sujets et, en partie, les détails des lais de Lanval et de Graalent se retrouvent dans les *Mille et une nuits.* Depuis que Galland a publié ces *Nuits*, d'Herbelot, sa bibliothèque, Cardonne, une traduction de Pilpay et des *Mélanges de littérature orientale;* depuis que des recherches encore plus nouvelles ont mis sous nos yeux un grand nombre de monuments et d'extraits de cette littérature, on ne peut plus méconnaître le fonds où les conteurs du moyen âge ont puisé. Ce qui ne leur était pas fourni par les Arabes, ils l'empruntaient tantôt à la Bible, ainsi qu'on peut le constater à l'égard du lai de Courtois; tantôt à quelque auteur grec ou latin; particulièrement à Ovide, à Pétrone et à Apulée. » De Pétrone, nos fabliers ont imité surtout la *Matrone d'Ephèse.* Apulée a fourni le conte du *Cuvier*, duquel se sont inspirés ensuite Boccace, Malino et La Fontaine. Les trouvères se sont aussi inspirés de la mythologie, et nous citerons le *fabliau* du *Dieu d'amour*, en quatrains monorimes, repris un peu plus tard par Gancelem Faidit, puis par Pétrarque lui-même.

« Mais, remarque M. Victor Le Clerc, ce n'était qu'un petit nombre d'entre ces poëtes, les plus studieux et les plus lettrés, qui pouvaient se jouer ainsi de l'antiquité profane : la plupart d'entre eux ont dû connaître beaucoup mieux les ouvrages ecclésiastiques latins, dont ils entendaient parler tous les jours et qu'ils trouvaient aisément sous leur main. »

C'est là, en effet, que nos fabliers vont puiser le sujet de leurs contes; ils s'inspirent des *Vies* des Pères (l'*Ermite et le duc Malaquin*, le *Larron qui se recommande à Notre-Dame*, etc.) ou des *Dialogues* de saint Grégoire, ou des *Traités* de Grégoire de Tours *sur les martyrs et les confesseurs;* lorsqu'il s'agit des miracles de la Vierge, ils vont puiser dans les compilations dévotes de Hugues Farsit et de Guillaume de Compiègne ou de Cluny.

Le lai qui porte le nom de Courtois, son auteur, n'est qu'une imitation dialoguée de la parabole évangélique de l'*Enfant prodigue.* Enfin, la plupart des *fabliaux* sont consacrés à la dévotion; de là le titre de *Contes dévots*, sous lequel Legrand d'Aussy les a rassemblés et sous lequel on les désigne quelquefois.

Cette épithète de *dévots* paraît singulière : les *fabliaux* sont presque toujours libres jusqu'à la licence; ils sont plus profanes que sacrés, irrévérencieux envers l'Eglise, les saints, la Vierge et Dieu lui-même. La sainte Vierge, par exemple, y joue d'étranges rôles : on la voit faire des miracles afin d'effacer les traces du libertinage des abbesses,